

sur le poing il tient un faucon et il dit : « Le chasseur ne s'assied pas, il attend l'occasion de courir à la chasse ». Février s'offre sous l'aspect d'un vieillard, un réchaud à la main, et il dit : « Je me chauffe à cause du froid; quand on me voit aussi vieux, nul ne pourra me le reprocher¹ ».

Les romans de Prodrome et d'Eustathios renferment des descriptions presque identiques du cycle des mois, et il serait aisé de retrouver aussi dans les manuscrits byzantins des représentations semblables aux figures que décrit le poème. Elles diffèrent profondément au reste des images par lesquelles l'Occident peint habituellement ces allégories : par ce côté-là, le poème est pleinement byzantin.

Il l'est encore par ce goût de la nature, que l'on a déjà pareillement observé dans le roman de Digénis Akritis et dans celui de Belthandros. Sans cesse on trouve dans les vers de notre auteur la description de paysages charmants, de ces paysages tels que les ont toujours aimés les Orientaux, pleins de verdure, de fleurs, de grands arbres et de fraîches eaux courantes, et qui donnent à ceux qui les contemplent l'idée d'une parfaite œuvre d'art, « faite par les mains d'un peintre ». Les personnages du roman en goûtent profondément le charme : « Si un homme, dit Lybistros, pouvait s'installer dans une semblable prairie et vivre dans un lieu aussi gracieux les jours de sa vie, il ne souhaiterait plus le paradis ». Un beau paysage suffit à leur faire oublier toutes leurs peines, et volontiers ils associent cette nature amie à toutes les émotions qu'ils éprouvent. « Les montagnes gémissent,

1. J'ai emprunté en partie la traduction de Gidel.